



A TOUS LES FRANCAIS

LA FRANCE A PERDU UNE BATAILLE!
MAIS LA FRANCE N'A PAS PERDU LA GUERRE!

DES GOUVERNANTS DE RENCONTRE
ONT PU CAPITULER, CEDANT A LA PANIQUE,
OUBLIANT L'HONNEUR, LIVRANT LE PAYS
A LA SERVITUDE.

CEPENDANT, RIEN N'EST PERDU!
RIEN N'EST PERDU, PARCEQUE CETTE
GUERRE EST UNE GUERRE MONDIALE.
DANS L'UNIVERS LIBRE, DES FORCES
IMMENSES N'ONT PAS ENCORE DONNE.
UN JOUR, CES FORCES ECRASERONT
L'ENNEMI. IL FAUT QUE LA FRANCE,
CE JOUR-LA, SOIT PRESENTE A LA
VICTOIRE. ALORS, ELLE RETROUVERA
SA LIBERTE ET SA GRANDEUR.

TEL EST MON BUT, MON SEUL BUT!

VOILA POURQUOI JE CONVIE TOUS
LES FRANCAIS, OU QU'ILS SE TROUVENT,
A S'UNIR A MOI DANS L'ACTION, DANS
LE SACRIFICE ET DANS L'ESPERANCE.

NOTRE PATRIE EST EN PERIL DE MORT.
LUTTONS TOUS POUR LA SAUVER!

VIVE LA FRANCE!

18 JUIN 1940

GENERAL DE GAULLE

QUARTIER GENERAL
& CARLTON GARDENS,
LONDON S.W.1.

REPUBLIQUE



PATRIE

Comment naquit l'Action

*Premiers jours, premiers hommes, premières missions de renseignements
Création de la Section Action/Mission du BCRA 1940-1941
Premières missions Action, mission Savanna, mission Joséphine B
Le temps de l'action est venu
Le Special Operations Executive
Quelques sigles*

En ce mois de juin 1940, l'Angleterre découvre sa solitude. Jours cruciaux où elle reste seule nation au combat devant la toute-puissante machine de guerre allemande forgée par Hitler, seule tandis que l'URSS reste liée à l'Allemagne hitlérienne par le pacte d'amitié et de non-agression que les deux pays ont signé le 23 août 1939, et que les Etats-Unis d'Amérique n'ont pas encore subi le choc de Pearl Harbour pour prendre conscience du drame qui se joue en Europe et à l'échelle du monde.

Elle découvre aussi que, comme ce fut rarement le cas au cours de son histoire, le littoral du continent qui lui fait face est tenu, sans discontinuité, par une armée ennemie victorieuse, ivre de ses succès, et sur les capacités offensives et les intentions de laquelle elle ne sait pratiquement rien.

Pour tenir et se défendre il reste à l'Angleterre les débris de ses troupes réembarquées à Dunkerque, les quelques unités qu'elle avait gardées sur son sol à l'instruction ou en formation, une aviation dont elle a, par une chance insigne, sauvé la chasse, et sa marine militaire et marchande dont la mission suprême est d'assurer, coûte que coûte, les liaisons avec l'Empire, et les Etats-Unis.

Il lui reste aussi les qualités traditionnelles, la ténacité et la force d'âme de son peuple.

C'est dans une telle ambiance que le 17 juin 1940, le Général de Gaulle gagne l'Angleterre au départ de Bordeaux, dans l'avion du général Speers chef de la mission anglaise de liaison.

Est-il possible, plus de quarante ans après ces jours tragiques, de réaliser, pour qui ne les a pas connus, ce que l'Appel lancé le lendemain 18 juin sur les ondes de la British Broadcasting Corporation avait de téméraire, et ce qu'il fallait de confiance indéfectible dans les destinées de notre pays chez celui qui le lança et chez tous ceux qui alors y répondirent ?

Premiers jours, premiers hommes premières missions de renseignement

Quel fut le commencement de ce que ce livre évoque ?

Comment tout débuta-t-il ?

Dès son arrivée à Londres, le Général de Gaulle s'était entretenu avec le Premier Ministre britannique, et avait obtenu de s'adresser aux français, le lendemain 18 juin, sur les antennes de la BBC. Il n'avait alors à ses côtés que son aide de camp, le capitaine de Courcel, et peu après une secrétaire volontaire et bénévole. Mademoiselle de Miribel qui se trouvait à Londres, et enfin, au soir du 18, le capitaine Hettier de Boislambert arrivant de France.

Le lendemain, ce furent tous les hommes de l'Île de Sein qui répondirent à l'Appel et gagnèrent l'Angleterre.

Le 23 juin, le gouvernement britannique reconnaissait le Comité National Français que le Général de Gaulle venait de former.

Trois jours plus tard, le Tchad, avec le gouverneur général Eboué donne à la France Libre son premier territoire, qui s'agrandit bientôt de l'Oubangui-Chari, la Centrafrique d'aujourd'hui, du Cameroun, du Congo. La France Libre dispose désormais d'un sol national largement peuplé, d'une administration propre, et de finances qui lui permettront de rembourser les crédits qui lui ont été ouverts. Mais aussi, alors que la Méditerranée est devenue une mer dangereuse et que l'Afrique du Nord est sous contrôle du Gouvernement de Vichy, ces ralliements à la France Libre vont donner aux avions anglais la possibilité de rejoindre le Soudan et l'Égypte en ne survolant que des territoires amis. Plus encore, des convois qui contournaient le Cap pour relier l'Angleterre à ces pays pourront décharger leur fret dans des ports de la côte occidentale d'Afrique pour être acheminé directement sur Khartoum, et des avions de chasse arrivant en caisses à Accra, capitale de la Gold Coast, y seront remontés et prendront leur vol vers Le Caire. Il y eut là une contribution peu connue mais inestimable de la France Libre à l'effort de guerre de son alliée.

Sur le plan purement militaire, se trouvent sur le sol anglais des éléments de corps de troupe de la Division Légère, retour de Norvège, premières unités des Forces Françaises Libres, qui atteindront bientôt l'effectif de 7.000 hommes, et grâce auxquelles les armes françaises n'auront jamais été déposées.

Début juillet, fut constitué l'état-major particulier du Général de Gaulle. Le capitaine Tissier, conseiller d'Etat, qui avait été le chef du 2^e Bureau de la Division Légère, en devint le chef. Les 2^e et 3^e Bureau furent confiés au jeune capitaine du génie André Dewavrin, qui deviendra Passy. Il prit

sous ses ordres le lieutenant Raymond Lagier, qui deviendra Bienvenüe, ainsi que les lieutenants Maurice Duclos, qui deviendra Saint-Jacques, et Beresnikoff, qui deviendra Corvisart. Se joignit à eux le lieutenant Mansion qui se trouvait à Londres, où il avait été soigné pour blessure durant la drôle de guerre. Trois sous-officiers, tous également retour de Narvik, Lecot, qui deviendra Drouot, Martin et Barnett augmentèrent l'effectif.

C'est encore au début de juillet 1940 qu'arrivèrent en renfort les tout premiers évadés de France. Il y avait parmi eux le capitaine Pierre Fourcaud qui, blessé en Lorraine et hospitalisé à Biarritz, avait pu avec la complicité de son médecin-chef, être évacué sur Sète et trouver dans ce port un embarquement discret pour rejoindre l'Angleterre via Gibraltar et Liverpool. Il se découvrit à bord un compagnon de la même route en la personne du lieutenant aérostier André Manuel. Arriva ensuite Renaud Roulier, le futur Rémy ; et quelques semaines plus tard, le capitaine de corvette Honoré d'Estienne d'Orves devint aussi l'un de ceux que Passy avait réunis autour de lui.

Pour cette poignée d'hommes que nous nous devons de citer au début de ce livre, tout aura commencé dans le dénuement, sous le signe de l'improvisation, et dans l'apprentissage d'une forme de combat inconnue à ce jour.

Ce sont eux qui conçurent et exécutèrent les premières missions de renseignements et établirent les premiers liens entre la France Libre et des embryons de réseau en France.

Et c'est ensuite au sein du Bureau Central de Renseignements et d'Action, nouvelle forme de ce 2e Bureau, que sera créée, à côté d'une section chargée du renseignement, une section chargée de l'action dont seront issus nos réseaux.

Passy fut le fondateur, le chef et surtout l'âme du BCRA. Son patriotisme, ses capacités intellectuelles, sa puissance de travail, lui permirent de créer un instrument de guerre d'autant plus efficace qu'il savait aussi obtenir de tous ceux qu'il associait à sa tâche le meilleur d'eux-mêmes.

L'Amicale Action en porte le témoignage et reconnaît sa marque dans la plupart des missions qu'exécutèrent ses membres.

Les premières missions de renseignement

Dès que Passy fut nommé chef du 2e Bureau, il reçut la visite d'un Commandeur de l'Intelligence Service venu lui dire que le Premier Ministre, Sir Winston Churchill, désirait recevoir de toute urgence des renseignements sur les éventuels préparatifs de l'armée allemande pour une invasion des Iles britanniques, renseignements que l'IS, presque tous contacts coupés avec ses agents en France, était dans l'impossibilité de lui fournir.

Il fallait à tout prix savoir ce qui se passait en France, savoir aussi comment s'infiltrer, se déplacer à travers le pays, affronter un contrôle d'identité. Quels étaient les papiers nécessaires, et certains documents nouveaux étaient-ils exigés ? Y avait-il une monnaie nouvelle en circulation ? Comment assurer la survie des agents, leur donner une « couverture » plausible, leur transmettre des instructions et recevoir leurs informations ? Des réunions se succédèrent pour trouver des réponses et des solutions et pour sélectionner des volontaires. On pouvait espérer qu'en juillet 1940 il existait encore en France assez de désarroi pour que des hommes déposés clandestinement sur la côte ou passant une frontière puissent sans trop de mal s'insérer dans la vie courante et remplir leur mission, en leur faisant confiance pour trouver un moyen de regagner l'Angleterre mission accomplie.

Un accord officieux était intervenu entre représentants des autorités allemandes, anglaises et françaises, pour autoriser et faciliter le rapatriement des militaires français, qui, de Dunkerque notamment, avaient gagné l'Angleterre avant la signature de l'armistice, soit en unités constituées soit en isolés.

C'est dans le cadre de cet accord que le premier volontaire de la France Libre, Mansion, quitta l'Angleterre pour la France par voie maritime le 17 juillet 1940. Il se fit démobiliser et lorsqu'il revint en Angleterre peu après, par un bateau de pêcheur, il ramena tout le jeu des papiers à reproduire pour doter les futurs envoyés du SR d'identités régulières. Il revint aussi avec d'importants renseignements sur le dispositif côtier allemand, laissant en outre derrière lui une petite implantation d'agents avec lesquels il reprit le contact au cours de missions ultérieures.

La famille du deuxième volontaire qui se proposa, Duclos Saint-Jacques, possédait à Langrune, sur la côte normande, une maison de vacances, et Saint-Jacques exposa qu'en cas de contrôle il pourrait toujours déclarer que sa mère lui avait demandé toutes affaires cessantes et sans lui laisser le temps de se faire démobiliser : « puisque de toutes façons la guerre est finie, va donc à Langrune voir si le piano de tes sœurs est toujours là ». Malgré le fou-rire que cela provoqua, il en fut ainsi décidé et le 3 août, Saint-Jacques fut déposé, avec Beresnikoff Corvisart, sur la côte par une vedette rapide, avec un discret panier de pigeons voyageurs, qu'ils cachèrent dans un repli du terrain.

La vedette devait récupérer Corvisart quelques jours plus tard, mais c'est vainement qu'à trois reprises Corvisart envoya ses signaux et la vedette les siens. On crut les deux officiers perdus. Le coup était dur. En fait, ils ne l'étaient pas : Corvisart put rentrer en janvier 1941 et Saint-Jacques en décembre 1941 après avoir mis en place deux réseaux. Quant aux pigeons, une patrouille allemande les avait découverts et il n'était plus question d'aller les récupérer.

Le quatrième volontaire fut Pierre Fourcaud Lucas. Il pénétra en France par l'Espagne, comptant obtenir de son ancien médecin-chef un certificat médical qui masquerait son absence de France deux mois durant et qui lui donnerait sous couvert de convalescence une bonne « couverture ». Il partit le 2 septembre 1940 et arriva à Perpignan quatre jours plus tard. Lors d'un voyage dans le Sud-Ouest, il apprit que d'énormes stocks d'essence dans des bidons spéciaux étaient constitués dans la région de Bayonne, et aussi que le bruit courait d'une prochaine rencontre entre Hitler et Franco à la frontière franco-espagnole. Fourcaud partit alors en Suisse d'où il comptait pouvoir transmettre rapidement ces deux renseignements d'importance. En réponse on lui fit savoir, avec des remerciements, que le bombardement des entrepôts n'était pas possible pour des raisons d'ordre technique, et on lui demanda de tenter de faire empoisonner Hitler, ce qui, pour une première Action, eut été un coup de maître.

Missions accomplies, Fourcaud et Saint-Jacques, qui s'étaient entre-temps retrouvés, repartirent pour Londres, le premier par l'Espagne et le Portugal, et le second par l'Afrique du Nord et Gibraltar.

Le cinquième volontaire fut Roulier qui grâce à ses attaches en Espagne bénéficiait d'une « couverture » exceptionnelle et de relations précieuses qui lui permirent d'organiser une filière sûre pour transmettre ses messages.

Ces premières missions, outre les renseignements qu'elles fournirent à l'Etat-major, permirent de prendre la mesure des problèmes posés par l'infiltration des agents, les conditions de leur séjour et de leur « couverture » officielle, tandis que les services allemands et vichyssois de police et de contre-espionnage se renforçaient et que la Gestapo mettait ses premiers hommes en place.

Mais aussi ces premières missions convinquirent le BCRA de l'urgence qu'il y avait à munir les agents de moyens de transmission, c'est-à-dire de postes émetteurs de radio, car il était vain de chercher à grands risques des renseignements qui ne pouvaient être transmis, ou qui l'étaient avec de tels retards qu'ils en perdaient toute valeur ou presque. Ainsi fut admise la constitution d'équipes réunissant un officier du SR et un opérateur radio avec son poste.

C'est une telle équipe qui venait de partir le 22 décembre 1940 : Honoré d'Estienne d'Orves avait voulu à toutes forces et malgré l'opposition de ses chefs, délaisser momentanément son poste à la tête du 2e Bureau, où il avait été nommé pour permettre à Passy de se consacrer à son SR, et aller se rendre compte lui-même sur place des dispositions à prendre pour assurer la bonne exécution des missions.

Il fut déposé près de Plogoff avec un opérateur radio, et retrouva ensuite deux autres agents, Barlier et Dornick, que Passy avait envoyés en mission peu auparavant. Mais d'Estienne d'Orves fut trahi par son radio qui se mit au service de la Gestapo, et un mois à peine après son arrivée, le 21 janvier 1941, d'Estienne d'Orves fut arrêté ainsi que Barlier et Dornick. La Gestapo tenta d'exploiter le poste et le code du traître, mais le piège fut vite éventé à Londres et les émissions cessèrent.

Le 29 août 1941, Honoré d'Estienne d'Orves, Barlier et Dornick furent fusillés. Ils moururent en héros, ainsi que plusieurs camarades qu'ils avaient engagés dans leur réseau naissant. D'Estienne d'Orves et Dornick ont été faits Compagnons de la Libération à titre posthume.

Comme cela avait été reconnu nécessaire, le BCRA s'employa à fournir des postes émetteurs à ces premiers chefs de mission, mais cela ne se fit qu'au prix de difficultés et de problèmes nombreux.

Les deux premiers postes, qui avaient été baptisés Roméo et Cyrano, furent acheminés par l'Espagne. Un exemplaire en avait été montré à Fourcaud et à Saint-Jacques à Londres : contenu dans une magnifique valise en cuir, il était encombrant, voyant et son poids dépassait 20 kilos, mais malgré ces défauts, il existait et devait servir.

Ces postes, hélas, arrivèrent en miettes : le transformateur abaisseur de tension, qui autorisait la marche sur le courant du secteur, était lourd et mal fixé ; il s'était détaché de son socle et avait tout balayé à l'intérieur de la valise. Ce fut une profonde consternation pour ceux qui en attendaient tant.

Roméo, destiné à Fourcaud, lequel était revenu en seconde mission en janvier 1941, put être réparé en cinq semaines, dans les ateliers de la Radio Nationale à Vichy, grâce à de précieuses complicités.

Ce fut plus long pour Cyrano qui avait été attribué à Rémy. En attendant, Roméo et son opérateur furent installés en un lieu géographiquement médian, afin de pouvoir travailler au profit de Fourcaud, de Rémy et de Saint-Jacques, au Château du Breuil, aux environs de Sainte-Foy-la-Grande, chez Louis de la Bardonie, premier élément de la future Confrérie Notre-Dame.

Roméo était couvert par un guet permanent des alentours et émit jusqu'à six heures par jour, au mépris des règles les plus élémentaires de sécurité, car telle en était la nécessité.

Le local du Breuil était doublé par un local de secours installé dans une ferme inhabitée et insoupçonnable.

Il advint enfin que chacun des trois chefs de mission put disposer d'un poste avec son opérateur, et ce fut, il en était grand temps, la dispersion.

Le radio de Fourcaud se fit arrêté au cours d'une rafle alors qu'en infraction aux ordres reçus, il s'était rendu à Paris pour revoir ses parents. Perdant la tête, il donne l'agent de liaison du réseau,

Nicolas Boucher, qui sera fusillé au Mont Valérien, Compagnon de la Libération à titre posthume, et un passeur de Rémy qui sera déporté. Mais il sauve la Bardonie, en conduisant les Allemands au local de secours, évidemment vide. Puis acceptant de travailler pour les Allemands, il simule avec eux une évasion et regagne Londres. Il y est rapidement démasqué et jugé par un tribunal des Forces Françaises Libres qui le condamne à la prison à perpétuité, le Général de Gaulle ne voulant pas d'exécution capitale hors de France.

Saint-Jacques s'était cassé une jambe lors d'un parachutage blind en février 1941, avait été dénoncé par le médecin qui l'avait soigné, mais avait pu s'échapper alors qu'il n'était que gardé à vue.

Le radio du réseau qu'il avait monté à Paris le trahit et le réseau fut pratiquement anéanti, Saint-Jacques échappant une fois de plus par miracle à l'arrestation.

Le réseau de Fourcaud poursuivit son activité sous le nom de réseau Brutus jusqu'aux derniers jours du combat clandestin. Fourcaud arrêté en août 1941 par la police française, put s'évader presque un an plus tard et reprendre sa place au combat.

Rémy, quant à lui, rendit tout au long de la guerre, à la tête de sa Confrérie Notre-Dame, d'incalculables services aux Alliés.

Et les services de renseignements de la France Libre allaient désormais marcher sur les traces de ces pionniers, se développer et faire preuve d'une efficacité exceptionnelle.

Mais aussi, ces premiers envoyés de la France Libre avaient découvert et signalé l'existence à travers la France de nombreux groupes, plus ou moins importants et organisés, qui s'étaient formés spontanément, souvent autour d'une feuille d'informations, amorce de la future presse clandestine. Ces groupes cherchaient le contact de cette France Libre dont la voix et les messages leur parvenaient chaque soir, malgré le brouillage, sur les ondes de la BBC.

Déjà à Marseille, Fourcaud avait rencontré Lucie Aubrac et Emmanuel d'Astier de la Vigerie, qui avaient constitué les premiers éléments du futur mouvement Libération, et qui avaient à leur actif le déraillement d'un train transportant du matériel pour l'Allemagne.

Ils ne voulaient pas entendre parler d'une autre activité, outre une activité politique évidemment, que celle de l'action.

Il fallait apporter à ces premiers résistants l'aide qu'ils attendaient, il fallait leur faire sentir qu'ils n'étaient pas seuls dans le combat téméraire et redoutable qu'ils engageaient, il fallait justifier tous leurs espoirs.

C'est ce qui allait devenir la mission essentielle des Réseaux Action de la France Combattante.

Création de la Section Action/Mission du B.C.R.A. — 1940-1941

Le 26 juin 1940, revenant de Narvik via Glasgow, Brest et Trentham Park près de Manchester, je finis par arriver à Londres. Jeune lieutenant de réserve de Chasseurs Alpains, j'avais jusqu'au 8 juin fait campagne en Norvège du Nord comme « officier de liaison » à l'état-major de la 1ère Division Légère de Chasseurs sous les ordres du Général Bethouard. J'étais en compagnie de quatre autres officiers de notre division : le colonel Magrin-Vernerey, commandant la 13ème demi-brigade de Légion Etrangère, son adjoint le capitaine Koenig, le capitaine de réserve de Chasseurs Alpains Tissier, chef du 2ème Bureau, et le capitaine intendant Bouton. Nous eûmes quelque peine à trouver le Général de Gaulle qui venait de s'installer à Saint-Stephen's House, sur les quais de la Tamise.

Au premier étage, dans quelques petites pièces à peine meublées, s'affairaient son aide de camp, le lieutenant de réserve de cavalerie de Courcel, Mademoiselle de Miribel, secrétaire bénévole, le lieutenant de réserve de cavalerie Hettier de Bois Lambert et quelques français de Londres. Après un bref entretien seul avec lui, le colonel Magrin-Vernerey nous fit entrer dans le modeste bureau du Général pour nous présenter. Quelques minutes suffirent et le Général nous déclara simplement : « Messieurs, le colonel Magrin-Vernerey m'a dit que vous aviez l'intention de vous joindre à moi. Est-ce vrai ? » Sur notre réponse affirmative il enchaîna : « Bien. Messieurs vous ne faites que votre devoir ; je vous remercie ».

En quittant Saint-Stephen's House j'étais à cent lieues d'imaginer que quelques jours plus tard je ferais partie de la petite équipe qui allait créer de toutes pièces le SR puis le BCRA des Forces Françaises Libres. Mais, à cette époque quelques centaines seulement de volontaires s'engagèrent au côté du Général de Gaulle pour poursuivre la lutte contre l'ennemi et, lorsque, début juillet, fut constitué son premier état-major, avec pour chef le capitaine Tissier, les 2ème et 3ème Bureaux furent confiés au jeune capitaine du Génie André Dewavrin (Passy), également de la 1ère DLC. Je fus placé sous ses ordres ainsi que deux autres camarades de la campagne de Norvège, les lieutenants de réserve d'artillerie Maurice Duclos (Saint Jacques) et Béresnikoff (Corvisart) ainsi que trois sous-officiers, Lecot (Drouot), Martin et Barnett. N'étant que des amateurs en la matière, sans aucun moyen matériel, totalement coupés de notre pays, comment allions-nous pouvoir recueillir des renseignements sur l'ennemi et soutenir ceux de nos compatriotes qui, nous n'en doutions pas, essaieraient bientôt de le combattre en France même ? En l'absence des « professionnels » du SR français restés fidèles au maréchal Pétain et qui ne réapparurent qu'en 1943 à Alger, il a bien fallu que, soutenus par notre foi, peut-être un peu naïve mais inébranlable en la victoire alliée, nous fassions preuve d'une certaine imagination face à une situation jamais rencontrée et jugée désespérée par les augures de notre pays.

En juin 1940, après la défection de la France entraînant celle de son empire, la Grande-Bretagne, même avec la présence à Londres des gouvernements alliés forcés à l'exil par la vague hitlérienne, se retrouva pratiquement seule face à l'ennemi. Le gouvernement britannique manquait alors presque totalement d'informations sur des préparatifs pour une éventuelle invasion des Iles britanniques et harcelait l'Intelligence Service qui, surprise par la débâcle, n'avait plus aucun agent dans la zone occupée par les Allemands. Avec l'accord du Général de Gaulle, son service compétent, la « Military Intelligence 6 » (MI 6) prit donc contact, quelques jours après sa nomination à la tête du 2ème Bureau, avec le capitaine Passy pour obtenir l'aide des Forces Françaises Libres naissantes et en priorité, l'envoi sur le territoire français de volontaires en missions clandestines pour recueillir les renseignements tant désirés. Ce furent les missions confiées à Mansion, Saint-Jacques et Corvisart, Fourcaud, Remy, puis d'Estienne d'Orves.

Ainsi débuta notre étroite, amicale et de plus en plus importante, mais souvent épineuse, collaboration avec MI 6. Maintenir l'indépendance jalousement et justement défendue par le Général de Gaulle ne fut pas une mince affaire, tous les moyens matériels étant fournis par nos partenaires britanniques. Ceux-ci ne manquaient d'ailleurs pas, quand ils le pouvaient, de recruter directement nos compatriotes pour organiser leurs propres réseaux de renseignements. Ils gardaient aussi certains contacts avec le SR du gouvernement de Vichy.

Malgré le manque total de liaisons radio à cette époque, les contacts établis par les quelques volontaires de la France Libre qui partirent avant fin 1940 en missions de renseignements en France, nous confirmèrent rapidement l'existence, encore bien faible et dispersée, de petits groupes de « Résistants » désireux d'entreprendre des actions militaires contre l'occupant. La sacro-sainte règle des Services de Renseignements britanniques, placés sous l'autorité du Foreign Office, de se tenir strictement à l'écart de toute autre activité, contrecarrait notre désir de venir sans tarder et concrètement en aide à ces groupes. De plus, le « Special Operations Executives » (SOE) récemment créé et placé sous l'autorité du « Ministry of Economic Warfare », entendait mener directement dans chaque pays occupé ses éventuelles opérations de sabotage, etc. SOE dont les cadres étaient presque tous issus des milieux bancaires et d'affaires, avait créé une « Section Française » (F Section) qui s'efforçait d'organiser en France ses propres réseaux, utilisant des agents britanniques et français.

Mi-juillet 1940, nous abandonnâmes Saint-Stephen's House pour le petit immeuble du 4 Carlton Gardens qui restera le Quartier Général de la France Libre jusqu'en 1943 mais que le 2ème Bureau quittera en janvier 1941 pour s'installer dans un modeste local plus discret au 3 Saint-James Square. La pénurie de cadres et de personnel de la France Libre nous obligea souvent à nous acquitter d'autres tâches que celles qui étaient normalement les nôtres. C'est ainsi que pendant la première absence de Londres du Général de Gaulle, de fin août à fin novembre 1940, le capitaine Passy remplit les fonctions de chef d'Etat-major par intérim et que moi-même servis d'aide de camp au Général Catroux pendant les quelques semaines qu'après son arrivée d'Indochine fin septembre 1940, il passa à Londres avant de partir pour Le Caire. Heureusement que le 2ème Bureau avait reçu le précieux renfort du lieutenant de réserve aérostier, André Manuel, arrivé de France sur le même bateau que le capitaine de réserve de Chasseurs Alpains Pierre Fourcaud qui l'avait présenté fin juillet au capitaine Passy. Manuel devint rapidement le fidèle et dévoué « second » de notre patron.

Quoiqu'il en fut, les résultats encourageants obtenus par le 2ème Bureau et l'obstination de Passy, dont nos partenaires britanniques reconnurent rapidement les qualités, finirent par nous permettre vers la fin de l'année 1940 d'être mis en rapport avec SOE, plus exactement avec le major Barry de sa « Section Operations ». En effet SOE demanda de lui « prêter » une équipe composée de cinq volontaires de la 1ère compagnie de parachutistes des FFL, formée et à l'entraînement en Angleterre : son chef, le capitaine Bergé et quatre sous-lieutenant : Forman, Joel Le Tac, Petit Laurent et Renault. Cette mission baptisée « Savanna », est relatée dans un chapitre suivant. Parachutée dans

la nuit du 15 mars 1941, cette équipe, à l'exception de Le Tac que le mauvais temps empêcha de réembarquer, fut ramenée par sous-marin le 14 avril. Le capitaine Bergé et ses équipiers profitèrent de leur court séjour en France pour voyager chacun dans des régions différentes et nous rapportèrent de précieuses informations et quelques utiles contacts. Bien qu'ayant échoué, cette mission permit à SOE de prouver au Haut Commandement Britannique que de telles actions paramilitaires en France occupée étaient possibles.

Mi-avril le major Barry nous demanda de lui « prêter » de nouveau et d'urgence trois volontaires pour une opération de sabotage de la station de transformateurs électriques de Pessac, près de Bordeaux. Cette opération, baptisée « Joséphine B » est également relatée dans un chapitre suivant.

Le 15 avril 1941 le 2ème Bureau devint officiellement le « Service de Renseignements » des Forces Françaises Libres. Le commandant Passy qui, bien entendu, en était le chef, poursuivait ses démarches opiniâtres pour obtenir que le SR puisse également s'occuper effectivement de l'« Action ». Finalement désireux, comme d'ailleurs nous-mêmes de séparer au maximum sur le terrain les activités « Renseignements » et « Action » qui s'entremêlaient dangereusement, Sir Claude Dansey, l'adjoint du chef de l'Intelligence Service, présenta début juin Passy au chef de SOE, Sir Franck Nelson, qui le mit en rapport avec son adjoint et futur successeur, le général Gubbins, ainsi qu'avec M. Sporborg, alors en charge de la Belgique, de la France, de la Hollande et des Pays Scandinaves, et avec le major Buckmaster, chef de la « F Section ». C'est avec Sporborg que Passy étudia les modalités de notre future coopération avec SOE. Tenant à tout prix à garder ses coudées franches pour les activités de sa « F Section » en France, SOE décida de créer une autre section, la « RF Section » chargée uniquement de la liaison avec nous. Il faut noter que ce ne sera qu'en 1944, à l'époque du débarquement allié en France, que les réseaux de la « F Section » seront avec les nôtres placés sous les ordres du général Koenig et de son Etat-major des Forces Françaises de l'Intérieur. La « RF Section » fut d'ailleurs installée au I Dorset Square et non à Baker Street, comme ses autres éléments ; son premier chef fut le jeune capitaine Eric Piquet-Wicks, de mère française, et qui devint rapidement un fidèle et loyal ami.

Je fus alors chargé par Passy de commencer à recruter des volontaires, de les faire entraîner dans les écoles de SOE, puis de les envoyer auprès des groupes de « Résistants » que nous avions repérés afin de les aider à se développer, à subvenir à leurs besoins, particulièrement en armes, à monter d'éventuelles opérations de sabotage et à s'organiser militairement pour appuyer le jour venu l'inévitable mais encore lointain débarquement des troupes alliées sur le continent occupé par l'ennemi.

Vaste programme dont la mise en application se révélera particulièrement ardue en raison, non seulement de nos très faibles ressources en hommes, mais principalement des moyens matériels nettement insuffisants que SOE allait mettre à notre disposition. Ce dernier obstacle sera un très sérieux handicap pour la réalisation — seulement possible, rappelons-le, en période de lune — de nos opérations de parachutage (personnel, courrier, argent, armes, postes radio, etc.) et d'atterrissage (ces dernières indispensables pour assurer les liaisons de France vers l'Angleterre) ; il le sera aussi pour l'établissement de bonnes liaisons radio, non moins indispensables. Malgré les réticences de nos partenaires britanniques, nos volontaires venus de Londres formèrent en France opérateurs radio, spécialistes des opérations aériennes, etc.

La « Section Action » ne sera créée officiellement qu'en octobre 1941 à l'occasion de la réorganisation du SR mais je m'attelai immédiatement d'arrache-pied à ma nouvelle tâche, ayant heureusement acquis une certaine expérience pendant notre première année de travail avec MI 6.

De nouveau, grâce à l'amicale compréhension du capitaine Bergé, la 1ère Compagnie d'Infanterie de l'Air, en instance de départ pour le Moyen-Orient, nous fournit des volontaires pour effectuer des missions « Action » en France : une vingtaine d'officiers, sous-officiers et soldats. S'y ajoutèrent quelques autres, très jeunes et encore au centre d'instruction des FFL à Camberley

(François Briant, Daniel Cordier, etc.). Suivant leurs aptitudes, grades et âges, nous les répartîmes en trois catégories : organisateurs (une dizaine), saboteurs (moins d'une demi-douzaine) et opérateurs radio (une quinzaine). Par l'intermédiaire du capitaine Piquet-Wicks nous pûmes les envoyer assez rapidement dans les « écoles » de SOE pour y commencer ou perfectionner leur entraînement.

Nous aurions aimé garder pour nos « volontaires Action » le centre d'entraînement de la 1ère compagnie d'Infanterie de l'Air, Inchmery à Beaulieu, près de Southampton, mais le manque de personnel pour ce faire nous obligea à l'abandonner quelques mois plus tard. La pénurie générale en cadres et personnels subalternes restera toujours une très sérieuse gêne pour nos services. Il fallut bien s'y habituer et tous ceux et celles qui servirent au BCRA travaillèrent comme des « dingues ».

En liaison avec le capitaine Piquet-Wicks j'avais à résoudre les nombreux problèmes posés par la préparation et l'exploitation de nos missions : stages techniques, consignes de sécurité, sauts en parachute, organisation des parachutages et atterrissages (caractéristiques des terrains, signaux de reconnaissance, phrases destinées à la BBC annonçant les opérations, etc.), radiotélégraphie, codage et décodage, utilisation des armes et des matériels de sabotage, fourniture des faux papiers, vêtements, etc., nécessaires à la vie clandestine en France, les procédures de départ en mission, les liaisons radio, aériennes, maritimes, les départs de France vers l'Angleterre, et mille autres questions.

Il est, je crois, utile de rappeler que pour camoufler l'identité des agents à l'intérieur de ses services, SOE leur attribuait des noms de code qui, bien entendu, étaient des mots anglais. Ceux attribués à nos volontaires se révélant souvent peu traduisibles en français (par exemple : Overcloud = couvert, Plaiice = carrelet, Mainmast = grand mât, Mackerel = maquereau, Cod = morue, etc.) nous décidâmes de donner à chacun de nos agents « Action » un nom de code composé de trois lettres, le plus souvent tiré de leur nom et prénoms (par exemple : Sif à Fassin, Joe à Joel le Tac, Tab à Labit, etc.). A Jean Moulin, baptisé Robert par SOE, arrivé à Londres sous le nom de Mercier, nous attribuâmes d'abord le nom de code de Mer, transformé presque immédiatement en Ker, mais finalement Rex étant donné l'importance de la mission que lui confia le Général de Gaulle. Chaque opérateur radio avait le nom de code de l'agent auprès duquel il était affecté, plus la lettre W (Wireless) ; par exemple : Sif W à Monjaret, Bip W à Cordier, etc.

Au sein de nos services, j'avais aussi la responsabilité de toutes les tâches administratives : recrutement et gestion des volontaires Action, rédaction des télégrammes et courriers au départ, exploitation et diffusion des télégrammes et courriers reçus. Dès sa naissance la Section Action fut essentiellement opérationnelle, les directives, l'orientation et l'exploitation des missions m'étant données par le commandant Passy après leur mise au point avec le chef de l'Etat-major particulier du Général de Gaulle auquel le SR fut directement rattaché après la constitution en septembre 1941 du « Comité National Français » présidé par le Général de Gaulle.

Au cours du mois d'octobre 1941, le Général, sur la demande de Passy, vint visiter le SR. Dans mon bureau où nous tenions tout juste tous les trois debout, le Général me demanda : « Que faites-vous ? » Je lui répondis qu'existant depuis à peine trois mois, la « Section Action » avait pu faire partir, parachutées dans la nature, trois équipes comprenant chacune un « organisateur » et un « radio », destinées à aider des groupes naissants de « Résistants » : la première en Normandie le 8 juillet (« Torture », sous-lieutenant Labit, Tab), la deuxième dans la région parisienne le 7 septembre (« Dastard », sergent-chef Laverdet, Red), la troisième dans la région de Bordeaux le 10 septembre (« Barter », lieutenant Donnadiou, Din). De plus, également parachutés dans la nature, un « organisateur » dans la région de Vichy le 10 septembre (« Trombone », M. Lancement, Cip, arrivé en Angleterre par l'Espagne le 30 août) et un « radio » dans la région de Toulouse le 10 septembre, Tab W, destiné à remplacer celui, disparu, du lieutenant Labit qui avait dû passer en zone libre. J'ajoutai que deux autres équipes étaient en instance de départ : la première (« Overcloud », sous-lieutenant Joel Le Tac, Joe) sera déposée par mer en Bretagne le 14 octobre et la

seconde (« Mainmast B », sous-lieutenant Forman, Dok) sera parachutée, réceptionnée par Tab, le 13 octobre. Le général m'interrompit, me disant : « Alors, c'est tout ! » et quitta mon bureau, le commandant Passy sur ses talons.

Avec le recul du temps et me rappelant l'extrême importance que le Général de Gaulle attachait à la nécessité pour la France Libre de contribuer au maximum à l'effort de guerre allié, je pense qu'il avait raison de trouver bien maigres les premiers résultats de ma section. Mais, alors, abasourdi, découragé et furieux, je rédigeai immédiatement ma demande de mise à disposition d'une unité combattante. Elle ne dépassa pas le bureau du commandant Passy. Celui-ci et Manuel, (avec lesquels Corvisart qui, finalement revenu de France par l'Espagne, était chargé de notre nouvelle « Section Evasion », et moi-même partageâmes, toute cette année 1941, une petite maison à Eaton Square Gardens), finirent par me convaincre de rester à mon poste. Passy et ses trois adjoints habitant ensemble, le SR pouvait faire front avec une parfaite cohésion à toutes les embûches qui se dressaient sur sa route, pratiquement de jour comme de nuit.

Le Général de Gaulle avait d'autant plus raison que ces premières missions « Action », du fait de nombreuses arrestations dans les groupes auprès desquels nos équipes avaient été placées, ne répondirent pas aux espoirs fondés sur elles.

Avant la fin de l'année 1941 nous pûmes réaliser quatre autres opérations. Le 6 novembre, pour le compte du Commissariat National à l'Intérieur, fut parachuté, reçu par Dok, Yvon Morandat (« Outclass », Léo) ; en même temps Dok reçut quatre containers de matériels de sabotage. Le 26 novembre un « opérateur radio » fut parachuté dans la nature pour rejoindre Cip. Le 8 décembre, encore parachuté dans la nature, un « organisateur » (« Cod », sous-lieutenant Tupet, Tom) et un « radio », mis à la disposition de la branche Action du réseau organisé par le capitaine Fourcaud. Le 31 décembre une vedette déposa en Bretagne un « radio » pour l'équipe de Joe.

Pendant les six premiers mois de notre coopération avec SOE, l'acheminement des missions « Action » souffrit de fréquents retards dûs principalement au très petit nombre d'avions susceptibles d'effectuer les opérations de parachutage d'hommes et de matériels ou d'atterrissage (« pick-up », et également dûs à des conditions atmosphériques défavorables obligeant de les reporter d'une lune sur l'autre, même deux ou trois fois. A cette époque l'escadrille (138 Squadron) mise à la disposition de SOE, n'était composée que d'une douzaine de bimoteurs « Whitley » pour les parachutages et de deux monomoteurs « Lysander » pour les atterrissages. Cette escadrille était basée à Newmarket, près de Cambridge, jusqu'à fin 1941, ensuite à Tempsford, près de Bedford. Les Lysanders partaient du terrain de Tangmere, près de Chichester, et donc plus proche de la mer¹. Pour les opérations de « pick-up » il était nécessaire d'avoir en France des agents entraînés et agréés dans la recherche des terrains éventuels. Ceux-ci devaient être homologués par l'escadrille suivant des normes bien définies. Le montage de ces opérations, comme d'ailleurs de celles de parachutage avec réception au sol, exigeait donc de bonnes liaisons radio.

En outre plusieurs de nos volontaires furent malheureusement victimes d'accidents, soit à l'entraînement, soit à leur arrivée en France. Ce fut d'ailleurs à la suite de l'accident mortel de l'un d'entre eux au cours du stage de parachutage, que nos partenaires britanniques finirent par accepter que les « sédentaires » du SR puissent eux aussi l'effectuer. En septembre Passy et moi-même fîmes donc nos sauts réglementaires à Ringway.

Par contre, le dernier trimestre de 1941 se révéla d'une importance capitale pour notre « Action » en France, car ce fut l'époque du premier séjour à Londres de Jean Moulin. Courant septembre, le capitaine Piquet-Wicks m'informa de la présence à Lisbonne d'un Monsieur Mercier, de son vrai nom Jean Moulin, ancien préfet, qui demandait à venir à Londres pour établir la liaison entre

¹ En novembre 1941 nous obtînmes l'affectation comme pilote de Lysander du lieutenant de vaisseau Laurent. Malheureusement il se tua à l'entraînement peu de temps après, et, par la suite, toute candidature nous fut refusée.

certains mouvements de résistance naissants et la France Libre. Au SR nous ne le connaissions nullement mais je demandai à Piquet-Wicks de le faire venir d'urgence. Après d'ailleurs plusieurs rappels de ma part, Piquet-Wicks m'annonça le 20 octobre son arrivée en Angleterre. Ce ne fut toutefois qu'après ses interrogatoires à « Patriotic School », centre de triage des étrangers, que nous fîmes la connaissance de Jean Moulin, accompagné à nos bureaux par Piquet-Wicks.

Ne m'étant occupé de sa mission que sur le plan opérationnel je ne parlerai pas ici des directives qui furent données à Rex, tant sur le plan civil que militaire et qui d'ailleurs évoluèrent au cours des dix semaines qu'il resta bloqué en Angleterre. Je peux toutefois affirmer que, dès leur premier entretien, le courant passa entre de Gaulle et Jean Moulin. Ces deux indomptables patriotes, bien que de milieux et de formations différents, se comprirent et se complétèrent dans le combat pour la libération de la France. J'ajouterai que, personnellement, j'ai toujours apprécié les indéniables qualités de Rex, son autorité, son amabilité et sa courtoisie.

Rex devait être parachuté le 8 novembre, reçu par Dok. Passy l'accompagna à Ringway pour son entraînement. Par suite du mauvais temps cette opération fut annulée et dut être reportée à la période de lune suivante. De graves ennuis empêchant Dok d'assurer la réception prévue, il fut décidé que Rex partirait par la même opération, réceptionnée par Tab, que l'équipe Sif/Sif W (Fassin et Monjaret). De nouveau le mauvais temps retarda cette opération et Tab, obligé de se mettre au vert, ne put plus les recevoir. La longue absence de Rex, parti de France en juillet, devenait dangereuse. La seule solution restait un parachutage dans la nature. Rex choisit une région des Alpilles qu'il connaissait parfaitement. Encore du mauvais temps et, finalement, Rex, Sif et Sif W furent parachutés dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1942. Sans parler des autres péripéties, le poste de radio fut endommagé lors du parachutage et il faudra attendre le mois de mars 1942 pour recevoir des nouvelles directes de Rex.

La suite de ce bref historique de la « Section A/M » du BCRA sera traitée dans un chapitre suivant.

Raymond LAGIER (Capitaine Bienvenüe)
Médaillé de la Résistance

Premières missions Action

Au cours de l'année 1941, la France Libre envoya en France un certain nombre de missions Action, afin de prendre contact avec la Résistance et aussi afin d'effectuer des attaques ou des sabotages sélectionnés du fait de leur importance.

MISSION SAVANNA. Elle comptait cinq membres qui furent parachutés dans la nuit du 15 au 16 mars 1941, près d'Elven dans le Morbihan. La mission est relatée plus loin par Joël Le Tac. Deux de ses membres revinrent en Angleterre par opération maritime, avec le sous-marin Tigris, dans la nuit du 4 au 5 avril 1941.

MISSION JOSEPHINE B. Elle comptait trois membres auxquels vint se joindre un rescapé de la mission Savanna. La mission fut parachutée dans la nuit du 11 au 12 mai 1941. Elle est relatée plus loin par Joël Le Tac.

Ces deux missions ont été organisées par le SR de la France Libre, en liaison avec SOE.

Les onze missions suivantes ont été organisées par le SR en liaison avec la section RF de SOE.

MISSION TORTURE. Parachutée « blind » dans la nuit du 8 au 9 juillet 1941. Deux membres : le lieutenant Labit, dit Tab, et le radio Cartigny, dit Tab W. Leur mission était de prendre contact avec une organisation de résistance en Normandie et en Bretagne. A la suite d'une dénonciation, ils durent s'enfuir en se séparant. Cartigny fut repris par les Allemands, torturé et abattu. Tab, plus chanceux, rejoignit la zone non occupée, et put repartir pour Londres par l'Espagne, où il arriva le 8 août 1941.

MISSION TROMBONE CIP. Un organisateur, Lancement, parachuté dans la nuit du 30 août, dans la région de Vichy.

MISSION DASTARD RED et RED W. Parachutée dans la nuit du 7 au 8 septembre 1941 en région parisienne Red était Laverdet.

MISSION FABULOUS. Un radio parachuté dans la nuit du 10 au 11 septembre, pour rejoindre le lieutenant Labit et établir des contacts avec certains représentants de la Résistance. Le radio arrêté, Labit repart pour l'Angleterre par opération maritime à Saint Pabu, dans la nuit du 6 au 7 janvier 1942.

Le lieutenant Labit sera de nouveau parachuté, seul, sous le pseudo de Bass, dans la nuit du 2 au 3 mai 1942, pour rechercher des objectifs à saboter dans la région de Bordeaux. Il est arrêté au passage de la ligne de démarcation, avec son poste radio émetteur-récepteur. Il tire sur les soldats allemands et tente de s'enfuir. Sur le point d'être rejoint, il brûle ses papiers et son code, et avale sa pilule de cyanure.

Le lieutenant Labit a été fait Compagnon de la Libération à titre posthume.

MISSION BARTER I. Parachutés dans la nuit du 10 au 11 septembre 1941, Donnadiou Din et Laurent Din W devaient contacter des groupes de résistants signalés par Labit et Forman dans la région de Bordeaux.

MISSION MAINMAST B. Dans la nuit du 13 au 14 octobre 1941, Forman et le radio Périoux devaient établir le contact avec différents responsables de la Résistance à Lyon et Montpellier.

MISSION OVERCLOUD. Ses phases successives sont décrites dans le chapitre des opérations maritimes. Elle a débuté le 14 octobre.

MISSION OUTCLASS LEO. Parachutée en zone non occupée dans la nuit du 6 au 7 novembre 1941, cette mission avait pour objet d'assurer le contact entre la France Libre et des milieux syndicalistes d'une part, et le mouvement Libération d'autre part. Léo était Yvon Morandat, Compagnon de la Libération. Léo rentra à Londres par opération aérienne d'un terrain situé près de Lons le Saulnier.

MISSION TROUT. Un radio parachuté dans la nuit du 26 novembre, pour rejoindre Forman.

MISSION COD. Parachutée dans la nuit du 8 au 9 décembre 1941, l'équipe formée par le lieutenant Tupet-Thome, dit Tom, et le radio Jo Piet, Tom W, avait mission de repérer et organiser des terrains de parachutage et d'atterrissage.

MISSION PLAICE. Un radio déposé par opération maritime dans la nuit du 31 décembre, pour rejoindre Le Tac.

La mission Savanna

A la fin de 1940, l'Air Ministry demanda au SOE de détruire la Kampfgeschwader 100, une formation de bombardiers allemands stationnée sur l'aérodrome de Meucon, au nord de Vannes, dans le Morbihan. Cette escadrille avait la charge de jalonner les cibles afin de faciliter les bombardements de la Luftwaffe. Elle décollait de Meucon à la pleine lune en vol de nuit, et orientée par les spécialistes de la gonio qui se trouvaient à bord, larguait des bombes incendiaires sur les objectifs prévus, constituant un véritable triangle d'incendies à l'intérieur duquel les bombardiers allemands déversaient leur chargement de bombes explosives.

L'entraînement de ces équipes durait environ deux ans. En effet, les pilotes et navigateurs de la Luftwaffe étaient à cette époque, pour la plupart, des jeunes pilotes, les plus expérimentés d'entre eux ayant été abattus pendant les deux premiers mois de la bataille d'Angleterre.

C'est à partir de l'intervention de l'escadrille de Meucon qu'ont eu lieu les plus graves bombardements qu'ait subi la Grande-Bretagne : les docks de Londres, Coventry, etc. Or cette escadrille, en raison de l'absence, à l'époque, de chasse de nuit anglaise, ne pouvait aller et revenir de sa mission que par la pleine lune et évidemment de nuit, de façon à ce que la chasse anglaise ne puisse pas l'intercepter, au moins au retour de ses missions de bombardement. Il fallait donc pour les Anglais, neutraliser l'escadrille pour trois à quatre mois avant juin, époque où les nuits raccourcissent. Il y avait donc urgence à neutraliser cette escadrille baptisée par la RAF du terme de « pathfinder » (« éclaireur »).

Le SOE, en cette fin 1940, ne disposait d'aucune équipe capable de détruire cette escadrille ou du moins, de neutraliser les hommes qui la composaient. C'est pourquoi, il eut recours aux parachutistes de la France Libre. Ceux-là — pas plus de treize officiers, sous-officiers et hommes de troupe — subissaient dès début janvier 1941, un entraînement très poussé à la station XVII, un château au cœur d'un vaste domaine, au sud-ouest de Londres.

Le capitaine Bergé qui commandait cette compagnie d'Infanterie de l'Air réduite au minimum, fut chargé de choisir quatre hommes dont il prit la tête : le sous-lieutenant Petit-Laurent, les sergents Forman et Le Tac, le caporal Renault, cinq au total. Ceux-ci rejoignirent une station spéciale sur les bords du Loch Morar au nord de l'Ecosse, où ils subirent un super entraînement afin de préparer cette opération nommée Savanna.

Il s'agissait, avec un engin du type « road-trap », de faire sauter le car allant de Vannes à Meucon et qui transportait soixante-dix aviateurs allemands dont les spécialistes de navigation par gonio. L'équipe devait sauter vers le 15 février dans les environs de Meucon. L'engin était fait de fers en U bourrés de plastic, articulés entre eux comme une sorte de mètre pliant, de façon à le tirer au milieu de la route, juste avant que le car arrive. La mise à feu devait se produire à l'origine lorsque les roues avant du car passeraient dessus par un système de « press switches ». Mais pour des raisons de sécurité, au moment du parachutage entre autres, on choisit la mise à feu commandée à distance, quelques incidents s'étant produits au moment de l'entraînement en Ecosse. Les parachutistes disposaient, en outre, d'un armement puissant : colts, mitraillettes Schmeitzer de fabrication allemande, grenades Mills Bombs, Trench-knives et deux bidons de cinq gallons d'essence chacun. Le car était en principe suivi d'une voiture chargée d'officiers supérieurs. Il fallait que le compte de cette dernière soit réglé dans la foulée.

Une telle opération ne manqua pas de poser un certain nombre de problèmes d'ordre moral aux commanditaires. En particulier le Haut Commandement de la RAF, pourtant à l'origine de ce projet, s'interrogea pour savoir s'il était décent de parachuter des hommes en civil et non en uniforme, faisant remarquer que la RAF ne pourrait être associée à « ce parachutage de ce qu'on peut seulement appeler des assassins » (lettre de Portal à Jebb). Selon l'historien Michael Foot, ces tergiversations retardèrent l'opération et, malgré l'accord préalable, obtenu sans difficulté, du Général de Gaulle et du commandant Dewavrin Passy, la renvoyèrent à la lune de mars.

La récupération des parachutistes devait s'effectuer dans la nuit même de l'opération par un embarquement sur le thonier « la Brise » des FNFL, sur la côte au sud du Morbihan. Une autre opération de recueil, faite cette fois-ci par un sous-marin, avait été prévue pour la fin mars, début avril, sur la côte française à un point suffisamment éloigné du lieu de l'opération, en la circonstance à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, sur la côte vendéenne. Le mauvais temps fit annuler l'opération d'embarquement par la Brise et seule fut maintenue l'opération par sous-marin.

Le parachutage « blind » fut effectué dans la nuit du 14 au 15 mars. Les paras français furent largués dans la campagne à l'ouest d'Elven, très loin de la Dropping Zone prévue. L'équipe prit contact au sud avec deux paysans, les frères Renaud et avec le vicaire d'Elven, l'abbé Jarnot. Le capitaine Bergé et le sous-lieutenant Petit-Laurent partirent en reconnaissance à Vannes. Ils revinrent avec une mauvaise nouvelle : les aviateurs allemands ne rejoignaient plus Meucon en car, mais en voitures particulières, ou logeaient dans les baraquements de l'aérodrome de Meucon.

L'opération Savanna proprement dite s'annulait d'elle-même. En attendant la fin mars, date de l'embarquement à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, l'équipe se dispersa pour des missions complémentaires de reconnaissance.

L'embarquement par sous-marin eut lieu dans la nuit du 4 au 5 avril².

La mission Savanna même si elle n'a pas été réalisée selon les plans prévus, a néanmoins apporté aussi bien au SOE qu'au SR français, d'importantes informations. Première mission parachutée en France occupée, elle a ouvert la route à toutes celles, heureusement plus réussies, qui se succédèrent jusqu'en 1944. C'était en tout cas la première mission Action.

² Cette opération est relatée au chapitre sur les opérations maritimes.

La mission Joséphine B.

L'originalité de Joséphine B est d'avoir été la première opération montée en France, sinon en Europe, par SOE, avec des parachutistes de la France Libre, et dont le succès quasi-total démontra l'efficacité d'une action menée, malgré une énorme disproportion des forces en présence, par une petite équipe parfaitement formée, armée, agissant sur un point vital du dispositif ennemi.

L'objectif fixé à SOE et que les parachutistes de la France Libre devaient atteindre, après l'échec d'une première mission, était représenté par la centrale électrique de Pessac, qui, outre les industries de la région, alimentait en énergie électrique la base de sous-marins de Bordeaux, utilisée par les U-boot qui sillonnaient l'Atlantique.

Une première mission avait en effet pris l'air dans les premiers jours d'avril 1941. Elle était composée de six polonais. Mais le sort était contre elle : une erreur de manipulation en cours de vol entraîna le largage des containers avec leur matériel et les explosifs destinés au sabotage. L'avion fit donc demi-tour et manqua son atterrissage. Les six polonais trouvèrent la mort dans cet accident, ainsi que plusieurs membres de l'équipage.

C'est alors que fut constituée l'équipe française à la demande de SOE qui ne disposait d'aucune autre formation aussi qualifiée.

Et c'est ainsi qu'une équipe composée de trois hommes, Forman, un ancien de Savanna, Varnier et Cabard, sauta « blind », près de Bordeaux, dans la nuit du 11 au 12 mai 1941. Après avoir camouflé leur matériel, ils procédèrent à la reconnaissance de l'objectif.

Mais découvrant que la centrale était protégée par un haut mur d'enceinte que couronnait un câble à haute tension, et devinant derrière le mur une certaine animation, n'ayant aucun moyen de retraite apparent, l'équipe ne se sentit pas en mesure d'accomplir sa mission.

La chance voulut qu'elle manqua le rendez-vous convenu avec le sous-marin qui devait la rapatrier.

Les trois hommes montèrent alors à Paris où Forman put reprendre contact avec Joël Le Tac, son co-équipier de Savanna. L'équipe ainsi renforcée repartit pour Bordeaux. Là, elle put alors être mieux renseignée sur les rondes de nuit, préparer sa retraite, récupérer son matériel et ses explosifs et les mettre en état.

Puis elle passa à l'action : Forman escalada le mur d'enceinte, se glissa de l'autre côté en évitant le câble à haute tension, sauta à l'intérieur et vint entrebâiller le portail d'entrée, pour que les trois autres saboteurs le rejoignent. Tous quatre s'introduisirent dans la centrale, et procédèrent à la mise en place sur les huit principaux transformateurs de charges de plastic et de bombes incendiaires. L'explosion se déclencha, suivie d'un incendie, alors qu'ils s'éloignaient dans la nuit.

Six transformateurs furent détruits, les charges des deux autres s'étant détachées avant d'exploser. C'était tout de même un brillant résultat et l'efficacité de ce sabotage se traduisit par plusieurs semaines d'inutilisation de la centrale et de perturbation de la base sous-marine allemande, et par l'exécution d'une douzaine de soldats allemands affectés à la protection de la centrale et accusés de négligence.

Le temps de l'action est venu...

L'année 1941 représente un tournant essentiel dans le déroulement de la guerre, tel que cela ressort des quelques événements majeurs suivants :

- 19 janvier, début d'une offensive britannique en Cyrénaïque,
- 12 février, le Maréchal Rommel arrive en Libye et contre-attaque,
- 2 mars, les troupes allemandes pénètrent en Bulgarie,
- 6 avril, elles envahissent la Yougoslavie et la Grèce,
- 22 juin, Hitler attaque l'URSS et lance une offensive qui atteint Smolensk le 7 août, met le siège devant Leningrad dès le 9 septembre, prend Kiev le 19 septembre, Kharkov le 24 octobre, et engage la bataille de Moscou le 8 novembre,
- 7 décembre, l'aviation japonaise attaque par surprise la flotte américaine à Pearl Harbour aux îles Hawaï, lui causant de très lourdes pertes, et le lendemain le Japon déclare la guerre aux Etats-Unis.
- 11 décembre, l'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre aux Etats-Unis.

Ainsi, en cette fin d'année, se confirment les paroles du Général de Gaulle :

« ... cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour ces forces écraseront l'ennemi... »

Durant toute cette année 1941, la fortune des armes paraît encore et toujours sourire aux puissances de l'axe Berlin-Rome-Tokyo. Et pourtant, malgré tout et affrontant une répression ennemie et vichyssoise intensifiée, la Résistance prend en France forme et force : les grands mouvements essaient et se structurent et leur trame grandit dans l'ombre, la presse clandestine connaît une large diffusion, et chaque soir, les voix de la France Libre, portées par les ondes de la BBC, exaltent les volontés et les courages.

Et voici venir, dans la première nuit de l'an nouveau 1942, Jean Moulin, délégué du Général de Gaulle auprès de la Résistance Française.



Le Special Operations Executive, SOE

C'est en août 1940 qu'un conseil du cabinet de guerre présidé par Winston Churchill décida de créer le Special Operations Executive (SOE).

Le SOE fut une des machines de guerre les plus originales et les plus efficaces du deuxième conflit mondial, fut constitué sous la responsabilité du ministère de la Guerre Economique. C'était mieux qu'un symbole, c'était la définition même des buts pour lesquels le SOE avait été créé : détruire le potentiel économique et industriel de l'ennemi dans tous les pays occupés par l'Allemagne. En effet, les nazis qui avaient depuis longtemps préparé l'invasion de l'Europe avaient mis immédiatement tout en place pour que les ressources des pays occupés soient exploitées aussi rapidement que possible au profit de l'effort de guerre allemand dans une perspective de conquête du reste du monde.

Dès 1940, la guerre n'ayant à l'époque opéré que peu de destructions, les Allemands étaient en mesure de mettre en route les usines d'armes et de munitions en France, d'exploiter les matières premières et les bois de Norvège, les manufactures d'armes de Tchécoslovaquie, etc.

Face à ce gigantesque effort de guerre allemand, il ne restait aux Anglais que la ressource de s'appuyer sur ceux qui n'acceptaient pas la défaite militaire et étaient prêts, à l'intérieur même de leur pays envahi, à entreprendre une lutte sans merci contre l'occupant. C'est ainsi que le SOE, entreprise de liaison et de soutien des « Résistances Intérieures » vit le jour.

Ainsi, dès le début, le SOE fut organisé au plan opérationnel sur la base de Sections Nationales : il y eut par exemple, outre la section RF (Résistance française), une section norvégienne, une section belge, une section pour la Grèce et la Crète, dépendant de l'Etat-Major SOE du Moyen-Orient, une section « Birmanie » appartenant à l'Etat-Major SOE de l'Extrême-Orient, etc. Chacune de ces sections avait pour mission d'encourager, développer, contrôler la guerre subversive et la résistance dans le pays dont elle avait la charge, et aussi d'y recruter des agents, assurer leur entraînement en liaison avec la « Training Branch », et les prendre en charge sitôt leur entraînement terminé. Il est inutile de souligner que tous les membres ou agents du SOE étaient des volontaires, qu'ils servaient à l'échelon de l'Etat-Major ou en mission spéciale, sans autre solde que celle correspondant à leur grade réel. Un seul « avantage » : les agents SOE parachutés en territoire ennemi ne pouvaient être moins que « Caporaux ».



Quelques sigles

AFHQ	African Forces Headquarters
AS	Armée Secrète
BCRAM.....	Bureau Central de Renseignement et d'Action Militaire
BOA.....	Bureau d'Opérations Aériennes
CFLN.....	Comité Français de la Libération Nationale
CGE	Comité Général de Etudes
COPA	Centre d'Opérations de Parachutages et Atterrissages
DGSS.....	Direction Générale des Services Spéciaux
EMFFI	Etat-Major des Forces Françaises de l'Intérieur
FAFL	Forces Aériennes Françaises Libres
FFC.....	Forces Françaises Combattantes
FFI	Forces Françaises de l'Intérieur
FFL	Forces Françaises Libres
FNFL	Forces Navales Françaises Libres
FTPF.....	Francs-Tireurs et Partisans Français
IS.....	Intelligence Service
MUR.....	Mouvements Unis de Résistance
ORA.....	Organisation de Résistance de l'Armée
OSS.....	Office of Special Services
SAP.....	Service des Atterrissages et Parachutages
SAS.....	Special Air Service
SHAEF	Supreme Headquarters Allied Expeditionary Forces (Commandement Suprême des Forces Alliées en Europe)
SHEFI.....	Special Headquarters Expeditionary Forces Interior
SOAM.....	Service d'Opérations Aériennes et Maritimes
SOE.....	Special Operations Executive
SPOC	Special Projects Operations Center